

LA CHUTE
de Missolonghi,

NOUVEAU

Du Travail;

ODES,

Par M. Albert-Montenon.



Paris,

CHEZ CHAUMEROT JEUNE, LIBRAIRE,

Palais-Royal, galerie de Bois, n° 189.

1826.

Y⁺
e

54375

6F200 47

LA CHUTE
DE MISSOLONGHI,

SUIVIE
DU TRAVAIL,

ODES;

PAR M. ALBERT-MONTEMONT,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES,

Auteur des *Lettres sur l'astronomie et du Voyage aux Alpes*



A Paris,

CHEZ CHAUMEROT, LIBRAIRE;

Palais-Royal, Galeries de Bois, n° 139,

1826.

.....
Avertissement.

L'auteur de cette composition en quelque sorte improvisée raconte la catastrophe de Missolonghi d'après les premières nouvelles que les journaux en ont données. Si les détails postérieurs diffèrent un peu de ceux-ci, le public voudra bien se rappeler qu'une ode n'est pas un cours d'histoire.

La promptitude et le motif de cette publication, qui est un hommage rendu à l'héroïsme et au malheur, mériteront peut-être l'indulgence du lecteur.

14 mai 1826.

@@@

.....

.....

.....

.....

LA CHUTE

DE MISSOLONGHI,

Ode.

Quel prompt et funèbre message
Parmi nous jetait la stupéur
A confirmé le noir présage
Que notre espoir jugeait trompeur !
Chios, Ipsara, tous vos braves (1)
Sous un déluge affreux d'esclaves
Naguère avaient dû succomber ;
Ce n'était point assez encore,
Devant les tigres du Bosphore
Missolonghi vient de tomber.

Sous du tombeau, sous mon délire
 Épouvanté de tels malheurs,
 Braon, dont le cœur et la lyre
 Sommeillent dans ces lieux en pleurs (2),
 Trois fois cette ville affamée
 A fait mentir la Renommée,
 Qui disait sa chute aux Sultans (3);
 Deux hivers ses faibles murailles
 Ont retardé les funérailles
 De ses valeureux combattans (4).

Courbés sous le poids des souffrances,
 Chaque jour doublait leurs dangers,
 Et leurs mourantes espérances
 N'avaient plus d'appuis étrangers.
 Rougissez, Chrétiens des deux mondes!
 Les chiens, les cadavres immondes (5),
 Vingt jours entiers les ont nourris,
 Et tous, en invoquant leurs frères
 Et les rois à leurs vœux contraires,
 Du moins en héros sont péris!

Sauvé de ce cruel massacre,
 Un seul rapporte les hauts faits
 De ces proues que la mort consacre,
 Au milieu de tant de forfaits;
 Toi, Botzaris, dans la nuit sombre (6),
 Dès qu'il fallut céder au nombre
 Ou plutôt à l'horrible faim,
 Sous les tours allumant la foudre,
 Ton désespoir les mit en poudre
 Et de tes jours hâta la fin.

Mais avant que l'heure suprême
 Sonât pour ces vaillans guerriers,
 Croyez-vous que la beauté même
 N'ait point partagé leurs lauriers?
 Plus d'une nouvelle Amazone
 Saisit le tube qui résonne,
 Ou porte ou cherche le trépas;
 Et, mourant, le reste débile
 Sur les murs attend immobile
 Que le sol croule sous ses pas.

Grands Dieux ! quel effrayant spectacle !
 Voyez-vous le hideux Croissant,
 Vainqueur alors de tout obstacle,
 Régner sur une mer de sang ?
 Ici, le glaive abat les têtes
 Qui par milliers vont, dans les fêtes,
 Du sérail orner les remparts ;
 Là, le vieillard meurt dans les flammes ;
 Plus loin des enfans et des femmes
 Ont roulé les membres épars !

Où fuyez-vous, vierges tremblantes,
 Et que prétend votre pudeur ?
 Sur vous de ces hordes sanglantes
 S'élançent la brutale ardeur,
 De ces exécrables milices,
 Dont le crime a fait ses complices,
 Combien d'outrages effrénés !
 Et leur rage impure assouvie,
 Lâchement vous unit sans vie
 A tous vos parens moissonnés !

Après trois siècles d'esclavage,
 Luit sur la Grèce un jour plus beau ;
 Des monstres nés pour le ravage
 Vont la replonger au tombeau,
 Des talens ainsi la patrie,
 De nouveau tombée et flétrie,
 N'a pu refleurir qu'un moment ;
 Europe, qui lui dois ta gloire,
 Ne lui gardes-tu de mémoire
 Que dans l'horreur du monument ?

Que dis-je ? les seuls infidèles
 Consomment-ils de tels complots ?
 Parlez, flottantes citadelles,
 Quels chefs vous guident sur les flots ?
 Dieux ! j'ai vu les nefs de l'Austrie ;
 Des transfuges la voix s'écrie :
 Ecrasons l'Attique aux abois !... (7)
 Toi, czar qu'implore la Phocide,
 Ton indifférence homicide
 L'accable encore de son poids !

O honte ! éternelle infâmie !
 Princes chrétiens , que faites-vous ?
 Votre pitié s'est endormie ;
 Craignez le céleste courroux ;
 Vos ambassadeurs vous trahissent ;
 Tandis qu'à Byzance ils fléchissent ,
 Les Grecs tombent sous leurs bourreaux ;
 Et quand vous voudrez les défendre ,
 Il ne restera que la cendre
 De leurs cités , de leurs héros !

Quoi ! vos ministres , intrépides
 A soutenir l'iniquité ,
 Oseront des Sultans stupides
 Prôner la légitimité !
 Les Sultans , princes légitimes !
 Est-ce par le sang des victimes
 Que sans cesse égorgent leurs mains ?
 Est-ce par le pouvoir du glaive ;
 Ou lorsqu'un visir se soulève
 Et de morts couvre les chemins ?

Oubliez-vous , grands de la terre ,
 Les pleurs du dernier Constantin ,
 Quand la fureur du cimenterre
 Acheva son triste destin ?
 De ses aïeux la main puissante
 Méprisait la ligue naissante
 D'Omar et de ses vils suppôts ;
 En un siècle on fut à leurs portes ;
 Un siècle encore , et ses cohortes
 Sous Vienne ont planté leurs drapeaux (8)

Un peuple aux confins de l'Asie
 (Dira l'avenir indigne)
 Des Turcs bravait la frénésie ,
 A tous les malheurs résigné.
 Le monde admirait son courage ;
 Son zèle à repousser l'outrage ,
 Sa foi , son mépris de la mort ;
 Les chefs de la Sainte-Alliance
 L'ont , dédaigneux de sa vaillance
 Aux Turcs immolé sans remord.

Mais quoi ! ce peuple qui déteste
 Des tyrans les longs attentats,
 Périr ! Non ; je vous en atteste,
 Vrais Chrétiens de tous les états ;
 J'en appelle à toi, sexe aimable,
 De qui la grace inexprimable
 Lui cherche en tous lieux des secours ;
 A vous, généreux Philhellènes,
 Qui de vos bienfaits dans nos plaines
 Hâtez l'interminable cours.

Cependant FABVIER pour la Grèce (9) ;
 Attend de vous plus que de l'or ;
 Il faut aux Grecs, dans leur détresse,
 Du pain, du fer, des bras encor.
 D'un dieu j'entends parler la crainte ;
 Sauvons Athènes et Corinthe ;
 Le sol d'Homère et de Platon ;
 Aux bords où chantaient les Pindares
 Que les phalanges des barbares
 Trouvent un autre Marathon !

.....

NOTES

(1) Qui ne se rappelle les massacres de Chios où 70,000 habitans périrent en un seul jour sous le glaive turc ou dans les flots ? Toute la population d'Ipsara ; composée d'environ 20,000 ames, disparut également, mais s'ensevelit sous ses remparts avec les Musulmans débarqués pour la passer au fil de l'épée.

(2) Ce fut au commencement de 1824 que Lord Byron se rendit à Missolonghi et y porta une somme immense dont il fit don aux habitans ; il y fonda plusieurs éco-

les, se mit à la tête du bataillon des Philhellènes, et introduisit la discipline parmi les troupes irrégulières des Grecs. Son active influence et ses encouragemens déterminèrent les préparatifs de la campagne qui devait commencer par le siège de Lépante. Byron venait de recevoir le titre de *citoyen de Missolonghi*, digne récompense de ses bienfaits et de son dévouement à la cause des Hellènes, en faveur desquels il avait en outre obtenu par ses amis de Londres un emprunt de 80,000 livres sterling, ou deux millions de francs. Les Souliotes, jaloux de son crédit, firent avorter les opérations du siège de Lépante. Byron, très affecté de leur ingratitude, devint malade, et une fièvre maligne l'enleva aux Grecs le 19 avril 1824; mais avant d'expirer, il avait déclaré que son cœur resterait à Missolonghi même, comme témoignage de son attachement à cette ville infortunée.

(3) Trois fois les journaux avaient annoncé la chute de Missolonghi, avant les horribles détails donnés par le *Courrier français*, du 17 mai 1826 et le *Constitutionnel* du lendemain.

(4) Les Missolonghistes avaient résisté pendant plus de dix-huit mois aux efforts des barbares qui les assiégeaient. On me fera grâce d'avoir, au lieu de *dix-huit mois*, dit *deux hivers*, seules expressions qui m'aient ici paru lyriques, et d'ailleurs deux ou trois mois de plus en poésie importent peu à l'événement.

(5) La garnison et les habitans de Missolonghi n'ont vécu pendant les vingt derniers jours de leur résistance que de la chair des animaux immondes et des cadavres de leurs ennemis. L'horreur d'une telle situation n'étant plus tenable, tous ont mieux aimé s'ensevelir sous les débris

de leurs remparts que de capituler ; ils savaient bien que le féroce Ibrahim ne leur ferait aucun quartier.

(6) Notis Botzaris, commandant de la place de Missolonghi. Lui-même, ainsi que l'archevêque Rogon, mit le feu aux mines, et sauta avec les braves, les femmes et les enfans demeurés près de lui. Vainement il avait conjuré ces dernières de vivre, elles voulurent toutes partager son héroïque résolution qui a tout enseveli sous des débris de murailles.

(7) On sait que l'Autriche a fourni aux Turcs des vaisseaux pour ravitailler leurs places et transporter des Grecs en esclavage au-delà du Bosphore. Je ne nomme pas ici les renégats, indignes du nom de Français, qui disciplinent ou guident les Egyptiens ; ils sont connus et vus à l'exécution de tous les coeurs généreux.

(8) Les ministres des rois paraissent avoir oublié l'histoire. Les empereurs de Constantinople méprisèrent la foi et la puissance toujours grandissante du prophète de Médine. Bientôt ses prosélytes, maîtres de l'Arabie, vinrent s'emparer d'Alexandrie ; de là ils marchèrent sur Byzance ; un siècle leur suffit pour y détruire la chrétienté, et un siècle plus tard, les féroces descendans de Mahomet étaient devant la capitale de l'Autriche, qui fut sauvée par la valeur et le génie de Sobieski.

(9) Le colonel Fabvier, que regrette sa patrie, est aujourd'hui le seul officier supérieur français qui représente au champ de bataille ses compatriotes parmi les braves Hellènes. Nous ne doutons point qu'un pareil dévouement ne lui obtienne sa réhabilitation de notre auguste monarque, qui gémit en secret de tant de sang chrétien versé par les barbares ; ce prince, émi-

nemment français, auquel nous devons le libre développement de la pensée, et dont l'inépuisable bonté s'étend jusqu'au dernier de ses sujets, ne sera point sourd aux vœux de la France, qui revendique un de ses plus dignes enfans.

LE TRAVAIL ;

Ode

LUE A LA SEANCE PUBLIQUE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE
LE 30 AVRIL 1826.

QUEL est cet immortel, ardent, opiniâtre,
Qui, roi du globe entier, son immense théâtre,
S'avance environné des arts, vainqueurs des cieuz,
Et de ses mille bras pressant la terre avare,
Qu'il anime et répare,
De prodiges sans nombre éblouit tous les yeux !

Que j'aime à contempler sa vigueur agrandie !
Ce dieu, c'est le travail qui, d'une main hardie,
Fatigue l'univers pour sa félicité :
Puissant travail ! ô toi, toi que rien ne remplace,
Soutiens ma noble audace,
Je chanterai ta vie et ta fécondité.

Tel ce fleuve serein, dont les sources timides
 Se cachèrent long-temps aux fils des Pyramides,
 En sept flexibles rivaux distribuant son cours,
 Majestueux s'élançe, et déroulant son onde,
 Sur le sol qu'elle inonde
 D'un limon bienfaiteur épanche les secours.

Tel long-temps le travail se cache solitaire :
 Aussitôt qu'il paraît, le monde est tributaire ;
 Le commerce, à sa voix, ouvre ses longs canaux ;
 Et, par delà les mers, au mépris des tempêtes,
 Promenant ses conquêtes,
 Va de sa chaîne d'or prolonger les anneaux.

Vainqueur de la fortune, et riche en espérance,
 Offrant à l'ami du pauvre un noble soulagement,
 Rarement des palais visité les loisirs,
 Et toujours d'exilé, ranime la vieillesse,
 Et quand tout les délaisse,
 Aux tristes prisonniers donne encor des plaisirs.

C'est lui, c'est du travail l'irrésistible empire
 Qui, dans ces grands desseins que le génie inspire,
 Embrase un cœur épris de l'immortalité ;
 Il aide à faire éclore, en ses fertiles veilles,
 Ces sâvantes merveilles
 Qu'appellent les regards de la postérité.

Au milieu des combats marchant avec la gloire,
 Il conduit les héros avides de victoire,
 Et leur ouvre le champ des périlleux exploits ;
 Assis près de Thémis au tribunal suprême,
 De Thémis elle-même
 Il porte la balance ou prépare les lois.

Ce fut par le travail, Protée infatigable,
 Que du Persé indolent l'adversaire implacable,
 Jusqu'aux bornes de l'Inde enchaîna les hasards,
 Et qu'élevant aux cieux sa gloire colossale,
 Le héros de Pharsale
 Mit à ses pieds le monde et le sceptre des arts.

Il éclaira l'Égypte et la terre des sages,
 Dont la docte mémoire a traversé les âges ;
 Au maître d'Alexandre il apprit ses secrets,
 Et Caton, des Romains ce fut le modèle,
 A son culte fidèle,
 De la perte d'un jour garda de longs regrets.

Sa main forgeait ta foudre, éclatant Démosthènes,
 Toi dont les fiers accens, dans la fameuse Athènes,
 Réveillaient tout un peuple aux portes du cercueil.
 Aigle de Tusculum, par lui ta voix sublime
 Sauva près de l'abîme
 La liberté mourante et la patrie en deuil.

O toi, de tous les temps providence infinie,
 Dieu-monarque des arts et frère du génie,
 Vois la France à ta gloire élever des autels ;
 Vois le palais des rois est devenu ton temple ;
 Et l'Europe y contemple
 Des arts que tu créas les chefs-d'œuvre immortels.

Sous ces lambris ornés de tributs magnifiques,
 D'un génie inventeur conquêtes pacifiques,
 Vois des trésors nouveaux briller de toutes parts ;
 Fière de se montrer aux yeux de la patrie,
 Vois l'active industrie
 Enrichir de Paris les superbes remparts.

Conduits par la vapeur sur la plaine liquide,
 Vois plus loin ces vaisseaux, glissant d'un vol rapide,
 De leurs ailes de feu battre le sein des mers,
 Défier tour à tour le calme et les orages,
 Et de nos vertes plages
 S'élançant jusqu'aux bords où finit l'univers.

Quels changemens ! jadis une oisive jeunesse
 Dans les salons dorés égarait sa mollesse ;
 Votre œil l'y cherche encore et ne la trouve pas.
 Mais dans la solitude, à l'heure où tout sommeille,
 Vous surprendrez sa veille
 Fatignant le pinceau, la plume, le compas,

Ainsi des préjugés le vieux règne s'éroule ;
 Ainsi, chaque moment de cet âge qui roule
 Ajoute à ton empire, ajoute à tes grandeurs.
 D'un stupide dédain tu ne crains plus l'injure,
 Et ta splendeur plus pure
 Fait pâlir du passé les stériles splendeurs.

Mais c'est peu d'enfanter ces merveilleux spectacles :
 Audacieux vainqueur d'invincibles obstacles,
 Aux arts d'un nouveau monde aplanis les chemins ;
 Va montrer ta puissance aux lieux les plus sauva-
 Et sur tous les rivages [ges,
 Par des nœuds fraternels enchaîne les humains.

FIN.

ODES,

PAR M. ALBERT-MONTEMONT,

29

FRAGMENT

D'UNE TRADUCTION COMPLÈTE ET INÉDITE

DES ODES D'HORACE,

PAR M. ALBERT-MONTEMONT.

ÉLOGE DE LA MÉDIOCRITÉ.

AMI, pour vivre heureux, ne laisse point ta voile
Incessamment braver la tempête et les flôts,
Ni trop serrer l'écueil dont l'approche se voile
Aux yeux des matelots.

Souvent les aquilons courbent le front du chêne ;
Avec plus de fracas les palais orgueilleux
S'écroulent, et la foudre en grondant se déchaîne
Sur les monts sourcilleux.

De force un cœur armé, dans l'infortune espère ;
Dans l'opulence il craint le souffle des revers :
Les dieux font succéder à la saison prospère
Les rigoureux hivers.

Aujourd'hui naît la peine, et demain l'allégresse ;
Toujours le dieu des vers n'ouvre pas son carquois ;
Et souvent des neuf sœurs la lyre enchanteresse
Se réveille à sa voix.

A la détresse oppose un indomptable zèle ;
Ne va point toutefois, dans ta course emportée,
Trop exposer aux vents ta fragile nacelle
Sur l'abîme irrité.

